

Hemingway- *Paris est une fête*¹

Georgette WACHTEL
Paris

Paris est une fête d'Ernest Hemingway (1899-1961), commencée dès 1957 en divers lieux, n'est pas la grande œuvre qui a fait la réputation d'Hemingway mais aujourd'hui plus que jamais peut-être, elle peut être chère au cœur des Parisiens. Il s'agit d'un Paris ressuscité après la Grande Guerre et la pandémie de grippe espagnole. La comparaison avec le Paris d'aujourd'hui, sinistre, peut selon l'humeur, susciter chagrin et colère mais aussi espoir d'une renaissance après la pandémie.

La traduction française du titre américain, *A Moveable Feast*, est une définition de Paris dans laquelle « la fête » est l'essence-même de Paris ; elle a le mérite de donner l'impression que Paris est une ville qui n'est que joie et plaisir. Le sens du titre américain apparaît clairement dans les deux derniers paragraphes du dernier chapitre, « Paris n'a jamais de fin » :

Ce fut la fin de notre période parisienne² Paris ne fut plus jamais le même. C'était pourtant toujours Paris, et s'il changeait, vous changiez en même temps que lui [...] Il n'y a jamais de fin à Paris et le souvenir qu'en gardent tous ceux qui y ont vécu diffère d'une personne à l'autre. Nous y sommes toujours revenus, et peu importait qui nous étions, chaque fois, ou comment il avait changé et avec quelles difficultés – ou quelles commodités – nous pouvions nous y rendre. Paris valait toujours la peine, et vous receviez toujours quelque chose en retour de ce que vous lui donniez. Mais tel était le Paris de notre jeunesse, au temps où nous étions très pauvres et très heureux.

Ainsi Paris apparaît comme une fête perpétuelle et changeante (*moveable*) qui est ressentie un peu comme une provocation en ce printemps 2021.

Bien que ce soit le récit des années parisiennes de l'auteur, ce dernier refuse, dans la préface qu'il signe en 1960, de le considérer comme une autobiographie ou une chronique. Il précise qu'il ne s'agit pas d'une « chronique » :

Pour des raisons que l'auteur juge suffisantes, il a omis de faire figurer dans ce livre nombre de gens, de lieux, d'observations et d'impressions. Certains étaient inconnus et d'autres connus de chacun et chacun a écrit là-dessus et sans doute écrira davantage encore. [...] Si le lecteur le souhaite, ce livre peut être tenu pour une œuvre d'imagination. Mais il est toujours possible qu'une œuvre d'imagination jette quelque lueur sur ce qui a été rapporté comme un fait.

C'est d'autant plus vrai que, près de quarante ans se sont écoulés entre les faits eux-mêmes et le moment de l'écriture, le temps a fait son ouvrage, Hemingway est devenu un écrivain comblé³, le jeune écrivain plein de vigueur dont le métier de reporter avait fait un aventurier, un grand voyageur, revient sur son passé parisien et rappelle l'impression qu'il faisait sur Walsh, poète irlandais tuberculeux, « marqué par la mort », titre éponyme du chapitre : voilà ce qu'il dit à Hemingway « Vous êtes marqué pour la Vie. Il prononça le mot avec une majuscule ». Avec le recul ce souvenir est cruel au moment où l'auteur est malade, atteint d'une maladie génétique incurable aux conséquences physiques redoutables, et prend la décision d'affronter volontairement la mort en se suicidant en 1961.

¹ 1960 (parution posthume en 1964). Article initialement paru dans *La Lettre de l'APLettres* n°5 (mai 2021).

² Entre 1921 et 1926. 1921 une date qui prend en 2021 un caractère symbolique.

³ Prix Pulitzer en 1953, prix Nobel en 1954.

Le roman se termine par une très belle scène émouvante et lyrique qui fait revivre les retrouvailles du narrateur avec sa femme accompagnée de leur fils de quatre ans. L'auteur revenait des États-Unis où il avait dû se rendre pour régler des accords avec les éditeurs. Sa femme était restée en Autriche avec l'enfant. Au retour, au lieu de prendre le train à la gare de l'Est, on comprend qu'il est resté à Paris « mais la fille dont j'étais tombé amoureux se trouvait alors à Paris et je ne pris ni le premier train, ni le deuxième, ni le troisième. » Et d'un seul coup, sans transition, s'impose à sa vue, le beau visage de sa femme qui l'attend sur le quai :

[...] quand je revis ma femme, debout au bord du quai, lorsque le train entra en gare entre les tas de bois, je souhaitai être mort avant d'avoir aimé une autre qu'elle. Elle souriait. Il y avait du soleil sur son beau visage hâlé par la neige et le soleil, sur ses traits merveilleux, sur ses cheveux cuivrés dans le soleil, longs et sauvages, épargnés par le coiffeur pendant tout l'hiver et, Mister Bumby était debout à côté d'elle, blond et joufflu, avec ses bonnes joues d'hiver qui le faisaient ressembler à un petit gars du Vorarlberg ». Retrouvailles plutôt rêvées que réelles. « Je l'aimais et n'aimais qu'elle et nous fûmes transportés pour un temps en pleine magie merveilleuse, tant que nous fûmes seuls [...] et je pensais que j'étais redevenu invulnérable et il nous fallut quitter nos montagnes, vers la fin du printemps pour rentrer à Paris, avant que l'autre chose ne recommençât.

Le choix d'un récit stylisé et allusif d'un épisode autobiographique tristement banal plutôt que réaliste, le transfigure par le travail de l'écriture, en une belle page de roman qui met en relief l'instant dramatique de l'illusion, dans une vie, où l'on croit avoir le pouvoir d'abolir l'événement perturbateur et tout recommencer « comme avant ». La relation des faits permet de mesurer la charge émotive créée par le parti-pris allusif. La journaliste Paula Pfeiffer avait rejoint le couple en Autriche et lorsqu'Hemingway doit quitter sa famille pour se rendre à New York, Paula Pfeiffer s'en va en même temps que lui jusqu'à Paris. Le couple de retour à Paris se délite si bien que Hadley Richardson, épousée en 1921 demande le divorce le 14 avril 1927 et dès le mois de mai 1927 l'écrivain épouse Paula Pfeiffer.

Lorsqu'il décide de ranimer ce souvenir parisien, il ne peut oublier la place qu'occupait sa première femme, et la vie qu'elle lui procura, toujours souriante, prête à le suivre en toutes situations. En contrepoint figurent deux chapitres consacrés à Scott Fitzgerald, le chapitre « Les faucons ne partagent pas » met en scène le couple diabolique Zelda, déjà au bord de la folie, jalouse du travail d'écrivain de Scott, lui-même furieusement jaloux de sa femme qui l'empêche d'écrire ; le couple ne se réconcilie que noyé dans l'alcool jusqu'à perdre conscience. Le narrateur admire l'écrivain et l'accompagne avec amitié dans sa descente aux enfers et sa déchéance irréversible. L'équipée des deux amis à Lyon pour récupérer une voiture nous vaut une histoire drôle qui, à bien des égards, rappelle celle du film *L'Emmerdeur* d'Édouard Molinaro. Même à Lyon, Paris est présent dans l'esprit de l'auteur. Il compare les deux villes et il donne sa préférence à Paris car de Lyon émane immédiatement une impression de ville bourgeoise et cossue.

Paris est le lieu où il a vécu heureux et désargenté. Il lui arrive même de sauter le repas de midi pour faire des économies en vue de voyages dans les pays limitrophes de la France, Italie, Espagne et Suisse et il fait même l'éloge de la faim comme épreuve dans un Paris qui baigne dans les bonnes odeurs de boulangerie et de pâtisserie. Il renfloue son porte-monnaie par les gains obtenus aux courses de chevaux mais quand il sent qu'il devient dépendant au jeu et que la préparation des paris exige trop de temps, il va seul aux courses et finit par arrêter complètement cette activité qui risque de compromettre sa carrière d'écrivain. Cette décision diminue ses revenus mais Paris est une ville réputée pour n'être pas chère, ce qui nous surprend aujourd'hui.

En effet, c'est à Paris qu'il commence sa carrière de romancier et conçoit son premier roman, *Le Soleil se lève aussi* qui paraît en 1929 et qu'il dédie à son fils John Hadley Nicanor (d'après le nom d'un célèbre torero) et dont il offre à Hadley les royalties (une forme de reconnaissance ?).

C'est pendant les années parisiennes qu'il est reconnu comme romancier par les écrivains anglo-saxons et américains, en particulier Ezra Pound qui a fait connaître Scott Fitzgerald et dont il fait des portraits admirables avec un œil de peintre. Malgré cela, les éditeurs n'ont pas confiance en son succès, car il était connu comme journaliste, or il a abandonné son métier de reporter et de journaliste, ne gardant qu'une fonction de correspondant à l'étranger du journal *Toronto Star*, ce qui lui assure un revenu modeste mais régulier. Hemingway est un écrivain exigeant avec lui-même et, lorsque, romancier débutant, il écrit, il accompagne sa création des réflexions sur l'art romanesque auquel il veut arriver, il ne s'abandonne jamais à une inspiration sans contrôle. Il sait ce qu'il veut obtenir, toujours prêt à apprendre auprès de ses aînés. Il ne se laisse cependant pas détourner de son choix d'écriture, ainsi, lorsque Gertrude Stein essaie de le faire dévier du choix digne d'une vérité même choquante pour le goût puritain des Américains et qu'elle affirme que ses écrits sont « inaccrochables », cependant il résiste malgré l'autorité impériale de son interlocutrice, chez qui défile inmanquablement toute la colonie américaine⁴ d'artistes riches ou pauvres ou bohèmes, cette colonie d'artistes qui fuient leur nation puritaine sous le coup des lois sur la Prohibition pour venir respirer l'air de la liberté à Paris. D'ailleurs notre auteur s'indigne lorsque Scott Fitzgerald lui avoue qu'il corrige sans hésitation la première version de ses écrits à la demande des éditeurs dans un but commercial en leur fournissant la version corrigée de la première.

En attendant, tous les matins, à une heure régulière, il ne se rend plus dans cette chambre si froide qu'il avait louée au sixième étage de l'hôtel où est mort Verlaine, pour travailler, mais à la Closerie des Lilas depuis qu'il a déménagé de la rue du Cardinal Lemoine pour résider rue Notre-Dame-des-Champs, dans un appartement. Le Paris qu'il évoque longuement est le quartier latin, le lecteur moderne, pour peu qu'il ait été lui-même étudiant, revoit les rues dont l'auteur égrène les noms, les monuments qu'il croise, avec la précision d'un GPS qui permettrait à un touriste curieux de connaître intimement Paris, de faire, livre en main, le même trajet :

En descendant, je dépassai le lycée Henri IV et la vieille église saint- Etienne –du -Mont et la place ventée du Panthéon, tournai à droite, en quête d'un abri et finalement parvins au boulevard saint-Michel et après être descendu au-delà de Cluny pour aboutir sur la place saint-Michel.

Il commençait la journée par un plaisir goûté par les Américains et bien des étrangers dans un café connu de lui « plaisant, propre et chaud », il commandait un « café-crème ». Une scène muette se produit, inimaginable aujourd'hui : une jeune fille entre dans le café, Hemingway admire « son joli visage, c'est une peau fraîche de pluie, ses cheveux étaient noirs comme l'aile du corbeau ... ». Cette rencontre imprévue le met dans une grande agitation et il désire se l'approprier en la faisant entrer dans un conte, épisode impossible à imaginer aujourd'hui avec une jeune fille portant un masque.

L'inconfort de sa vie parisienne ne gêne pas son bonheur semblable à celui des personnages d'*Un Américain à Paris*, la chambre où il travaille et son appartement sont exigus. À la mauvaise saison, par temps de pluie, il faut se procurer les « margotins » pour allumer son feu soi-même dans la cheminée et pour l'entretenir « avec des boulets de charbon en forme d'œuf » pour l'entretenir. Il n'aime pas la tristesse qui pèse sur la ville, c'est pourquoi la famille quitte Paris dès l'automne pour ne revenir qu'au printemps. Il n'y a pas non plus d'eau chaude...

Paris a ses verrues, ainsi le Café des Amateurs, un café « triste et mal tenu ». Tous les sens d'Hemingway sont en éveil, il montre son talent de reporter pour le décrire jusqu'au moindre détail répugnant, ainsi que sa clientèle d'ivrognes. Il fait une description méticuleuse des toilettes à la turque, fait vivre une population sale, malodorante, son ouïe retient même le néologisme récent de « poivrote ». Cette exhibition de l'alcoolisme devrait surprendre un Américain qui a quitté les USA

⁴Ces Américains, Gertrude Stein les appelle « génération perdue », cette expression est mise en exergue au roman *Le Soleil se lève aussi*. Après la Grande Guerre, 25 000 Américains à Paris, 40 000 à la fin des années 20 ce qui fait dire à Gertrude Stein « Paris est la ville la plus américaine du monde ».

au cours de la Prohibition déclarée en 1920, lui-même lève beaucoup le coude et boit toutes sortes d'alcools qu'il apprécie mais dont les mélanges surprennent le Français moyen. Néanmoins, il prend le temps d'en apprécier le goût et d'en décrire la couleur et le contenant, quand le verre est beau, c'est l'occasion à chaque fois d'un petit tableau – sorte de Cézanne. Bien que le Café des Amateurs soit le « tout-à-l'égout de la rue Mouffetard », il ne célèbre pas moins le charme de cette rue « une merveilleuse rue, étroite et très passante qui mène à la place de la Contrescarpe » où subsiste encore un vestige du caractère rural de la capitale aux portes du Paris citadin : un chevrier tous les matins offre le lait de sa biquette qu'il traite sur place pour le plus grand plaisir du chaland qui apporte son « pot à lait ». Mais il n'omet pas le manque d'hygiène des immeubles comme il l'a noté pour le Café des Amateurs. Il aime Paris et les Parisiens, en cela il diffère de Fitzgerald soupçonneux à leur égard. Il aime descendre jusqu'aux quais de la Seine, il s'attarde auprès des bouquinistes qui lui procurent des livres américains ou anglais pas cher. Sa familiarité avec eux nous vaut une anecdote amusante sur leur critère d'appréciation de la qualité du livre : on apprend qu'un livre est apprécié d'après ses images et sa reliure. Or le livre qu'il est en train d'acheter ayant été mal relié par son propriétaire ne peut être de qualité, il est donc vendu à un prix dérisoire. De tels livres sont des livres abandonnés dans les hôtels et revendus par le personnel.

Sur les quais, à la pointe de l'île de la Cité, il y a un bon coin de pêche, or, Hemingway a pratiqué toutes les pêches, il observe en connaisseur et admire l'habileté des pêcheurs. Lui-même a renoncé à la pêche à Paris parce qu'il ne peut acheter le matériel. L'eau ne semble pas avoir été polluée tant abondante est la pêche du modeste goujon. C'est l'occasion de nous faire l'éloge de la friture du goujon : « il se mange tout entier (y compris les arêtes) et je pouvais en dévorer des platées, leur chair est tendre et douce, avec un parfum encore meilleur que celui de la sardine fraîche. » Toutes les descriptions, toutes les analyses de sensations sont précises, subtiles et dénotent un grand plaisir. Comme les Parisiens de Maupassant, il a trouvé dans le « bas-Meudon » le bon restaurant pour déguster cette délicieuse friture accompagnée d'« un merveilleux vin blanc qui ressemblait à un muscadet ». C'est un restaurant en plein air où le couple se rendait quand il avait de quoi se payer le petit voyage hors Paris. Ce rêve de Parisien sera mis en scène dans *La Belle Equipe* quelques années plus tard. Hemingway connaît plusieurs de ces pêcheurs, petits retraités auxquels il s'intéresse assez pour s'interroger sur ce qu'ils font de leur « pêche miraculeuse » et s'apitoie, rétrospectivement, sur leur destin de retraités ruinés par l'inflation à venir.

Il est sensible à la vie des Parisiens, et s'est même lié d'amitié avec les deux serveurs de La Closerie des lilas, Jean et André, il supporte mal l'humiliation imposée à Jean par le nouveau propriétaire de raser sa moustache de dragon qu'il porte fièrement et de revêtir la veste blanche de barman américain. Jean avait été incorporé dans la cavalerie pendant la Grande Guerre, avait été blessé et récompensé de ses exploits par la Croix de Guerre et la Médaille militaire. Cette américanisation rampante de son Paris fait mal à notre Américain. Hemingway ne néglige pas pour autant sa formation intellectuelle de romancier. Pour ce faire, il fréquente régulièrement deux lieux, le salon de Gertrude Stein, rue de Fleurus et la bibliothèque- librairie de Sylvia Beach, rue de l'Odéon, deux femmes très différentes l'une de l'autre, toutes deux se montrèrent très hospitalières et chaleureuses et s'arrangeaient pour pallier les insuffisances de son régime alimentaire. Les liens avec Gertrude Stein ont fini par se distendre peu à peu, sans fâcherie, en raison de l'autoritarisme de Gertrude Stein et de l'indépendance du jeune écrivain. Mais la porte de cette dame était toujours ouverte et il se rendait souvent chez elle pour admirer sa collection de tableaux. En effet, il terminait ses promenades au jardin du Luxembourg par une visite au musée et il y admirait les Impressionnistes et surtout Cézanne qu'il considérait comme son maître. Quant à Sylvia Beach, elle était aimable, joyeuse et pleine de sympathie pour tous, friande de plaisanteries et de potins. Elle était d'une gentillesse telle qu'il n'en rencontra jamais de semblable à son égard. Elle lui permettait

d'emprunter autant de livres qu'il voulait et lui faisait crédit pour l'abonnement tout en lui recommandant de ne pas lire trop vite. C'est ainsi qu'il emprunta les nouvelles de Tourgueniev et les romans de Dostoïevski. On notera qu'il n'était visiblement nullement attiré par la colonie des peintres venus de l'Europe de l'Est, fuyant pour la plupart, les pogroms, installés dans le quartier Montparnasse, avides aussi de culture et de liberté, ils vivaient en France dans une pauvreté extrême. Il ne fait mention qu'un seul d'entre eux, Pascin, célèbre déjà aux Etats-Unis et dont il reconnaît la valeur.

Il fut heureux à Paris, il donne l'impression d'avoir su saisir des bonheurs qui auraient pu lui échapper, il était indifférent à l'inconfort de son appartement, couché sur un matelas posé par terre, il tourne les yeux vers la vue sur Paris et le bleu du ciel qui s'offrent à lui et il s'en réjouit. Il a montré sa gratitude envers cette ville en participant au débarquement en 1944 et à la Libération de Paris. À Michel Mohrt nous empruntons notre conclusion :

À Paris, Hemingway, a vécu, aimé, écrit, il n'a pas oublié sa dette envers notre ville et il lui a élevé un temple dédié au souvenir et au bonheur enfin.